



Le Lieutenant-Colonel Xavier Bizard saluait l'éclatante victoire de son compatriote Pierre Jonquères d'Oriola sur *Ali-Baba*, aux Jeux d'Helsinki. Cette création olympique, laquelle nous avons applaudi de tout cœur, a donné au Colonel le plus radieuse occasion de nous offrir en l'honneur de d'Oriola pendant de l'étude a consacré à d'Orgeix dans « L'Art Hippique » de 1949 sont là morceaux grand ordre — et resteront. Il est difficile d'imaginer portraits techniques, plus vivants. On reconnaît là le pinceau d'un maître. Faut-il rappeler qu'au Jeux de Berlin, en 1936, le Lt.-Colonel Bizard, alors Capitaine, se fit immédiatement apprécier par ses médailles, obtenant le meilleur résultat de l'équipe française dans le Prix des Nations. Il montait la jument *gatelle* au lieu du favori *Espiatz*, qu'une mauvaise contreuse boiterie avait alors rendu indisponible la veille de l'épreuve.

PIERRE JONQUÈRES D'ORIOLO

Par le Lt.-Colonel XAVIER BIZARD

Jonquères d'Oriola, champion olympique !

Voilà la nouvelle qui nous a comblés de joie, nous autres vieux cavaliers, qui avons participé plus d'une fois aux Jeux Olympiques. Si son désir de vaincre et ses émotions ont jadis été les nôtres, notre succès fut moindre !...

La vie est ainsi faite !

Cette année, Dame Fortune a tenu à récompenser un amateur dans toute l'acception du terme et un amateur passionné du cheval d'obstacle. Son choix nous est donc particulièrement sympathique, car elle couronne un vrai sportsman, gentleman-farmer de son état.

Les mânes du commandant Hector ont dû en tressaillir de joie dans sa tombe, lui, le fondateur de la Fédération Equestre Internationale, qui a tant lutté pour sauvegarder cet amateurisme.

Notre Jonquères monte à cheval au pied des Pyrénées depuis qu'il a les jambes assez longues pour cela.

Il est le contraire du fort en thème. Avec lui, pas d'idées préconçues, il n'a pas appris dans les livres d'équitation, ni dans les manèges, il est tout instinct et expérience. Pour lui, un cheval c'est comme une puce : un animal qui saute. Il ne le conçoit pas autrement.

Notre champion, qui a passé sa jeunesse sur des anglo-arabes généreux, monte au mieux les chevaux perçants qui savent qu'avec lui, sur l'obstacle, ils ne risquent jamais d'être offensés dans leur bouche ou dans leur dos. Cette confiance mutuelle donne un cachet étincelant aux parcours de Pierre Jonquères d'Oriola. Avec l'Historiette, en particulier, nous avons eu déjà, il y a quelques années, la brillante illustration de son style.

Ce qu'il y a de caractéristique dans sa « manière », c'est qu'il paraît à l'aise dans l'inconfort le plus complet sur des animaux à l'encolure parfois renversée, ayant souvent plus de flamme que de vrais moyens. Rompu à cette sorte d'exercice, il a saisi que pour utiliser au mieux de pareils sauteurs, toute intervention en arrière est néfaste. En effet, que faire par les rênes avec un cheval au-dessus de la main ou au placer sidéral, si ce n'est se contenter d'indiquer la direction et transiger en poussant ? C'est souvent de cette façon qu'il arrive à faire se reprendre et s'engager ce genre de chevaux, que n'accepterait de monter aucun représentant des peuples cavaliers du Nord.

Il lui faut évidemment beaucoup de tact, d'à propos et d'allant, ce dont il ne manque pas. Pour cette catégorie de chevaux au format réduit, pleins de qualités mais d'un dressage sommaire et d'une utilisation difficile, avec lesquels le compromis dans l'impulsion reste le gage du succès, il est roi.

Ainsi, dans les concours du Midi, a-t-il fait recette depuis sa jeunesse. Quand son nom est au programme, on attend ses parcours avec impatience.

Que veut en effet le public méridional ? Ce n'est pas voir se dérouler un beau parcours tranquille. Il veut des émotions fortes, comme dans une corrida. Là, il est servi.

Quand Jonquères passe à une vitesse souvent vertigineuse avec un animal à l'apparence indomptée qui fait qu'on se demande à chaque instant : que va-t-il arriver ? alors les femmes pincent leurs voisines, poussent de petits cris, les hommes retiennent leur respiration. Le public qui a payé est satisfait. Le but est atteint.

Pierrot, comme l'appellent affectueusement ses compatriotes, est le Manolete de sa Catalogne. Il est chez lui dans l'ovation.

Cette grande habitude des foules et des chevaux délicats a permis à Jonquères de mener à la victoire, à Helsinki, dans l'éprouvante ambiance olympique, le petit anglo-arabe Ali-Baba qui, à l'occasion de son troisième parcours, a donné la mesure du sang de sa race.

Si j'en juge par les massifs de fleurs journallement renouvelés que les organisateurs du Concours de Riga nous ont fait sauter en 1937 quand nous sommes allés au C. H. I. O. donné dans la capitale de la Lettonie, alors libre, je ne doute pas que notre champion, à la suite de sa victoire, n'ait été couvert de ces fleurs qui poussent à profusion au soleil des pays nordiques. Il n'a que faire des nôtres péniblement venues par un été desséché.

Tout au contraire de lui, son contemporain et camarade d'équipe Jean d'Orgeix est un théoricien et un doctrinaire cherchant à raisonner à pied ce qu'il fait à cheval avec tant d'art. Il a eu dans sa vie deux chevaux célèbres au caractère opposé. D'abord Sucre de Pomme, avec lequel il décrocha une médaille de bronze aux Jeux Olympiques de Londres en 1948. Ce cheval, dont il avait fait sa chose, avait une âme d'esclave, mais d'esclave généreux, qui s'est usé prématurément à répondre avec empressement aux exigences de son maître. Ensuite Arlequin D, animal-seigneur à la personnalité accusée, qui n'admet pas que le cavalier empiète sur son domaine au point de vue initiative à l'obstacle. Il refuse même tout service de bon sauteur quand il ne se sent pas frais et en bonne forme.

En l'espace de ces vingt dernières années, la France a gagné une médaille d'or dans chacune des branches de l'Équitation.

En 1932, avec le commandant Lesage montant Taine, pour le dressage.

En 1948, avec le capitaine Chevalier montant Aiglonne, pour le Concours Complet.

En 1952, avec Pierre Jonquères d'Oriola montant Ali-Baba, pour le Concours Hippique.

Nous savons toucher à tout ! Nous aimons ainsi les succès individuels qui arrivent comme une flèche droit au but... Toc !...

Les succès en équipe ? C'est moins notre affaire. Ça sent le préparé, l'organisé, le dirigé. Ça fait lourd ! Ce n'est pas latin ! Chaque peuple a ses qualités et ses travers ! En voilà bien encore une illustration.

Cette année, la compétition a été si serrée, à Helsinki, entre les cavaliers des deux Mondes qu'il a fallu, en plus des deux manches prévues pour le Grand Prix des Nations, une belle pour départager les cinq meilleurs.

Aux Américains du Nord et du Sud revinrent plusieurs places d'honneur. La médaille d'argent alla au lieutenant chilien Oscar Cristi Gallo, celle de bronze à l'Allemand Fritz Thiedemann, seul sans faute au premier tour et qui eût été le vainqueur avec l'ancien règlement. Le quatrième était le Brésilien Oliveira de Menezes. Quant au colonel Humberto Mariles, champion olympique à Londres, en 1948, qui avait eu l'audace de redescendre dans l'arène, il s'est classé sixième.

Mais à notre vieux continent, chargé de lauriers antiques, échut en définitive le triomphe !

Cette médaille d'or met en joie à la fois les Français et les Catalans.

C'est aussi une victoire européenne, mais on n'en parle pas à ce titre parce que l'Europe en est encore à la période prénatale, pour employer le langage inélegant et bien moderne des assurances sociales.

Souhaitons ardemment que le ciment de cette future Europe soit fait de sport et non de sang !

Et demain ou après-demain, quand l'Europe sera devenue un grand Etat souverain, une telle victoire réjouira en même temps tous les Européens et la petite patrie du gagnant.

Et ce sera bien ainsi !

